

elle, la pauvre Marguerite, le père Gaspard lui dira : « Vois-tu, ma fille, j'ai été bon prophète et mieux avisé que toi. Ton amoureux a fait de sa mère et de son frère des mendians. Si je l'avais écouté, il t'aurait procuré un joli sort ! »

Le cœur du jeune homme battait à rompre sa poitrine, et les larmes coulaient librement sur ses joues blêmes.

— Assez, ma mère, s'écria-t-il ; vous et Christly mourir de faim, mendier la charité par ma faute, par mon orgueil, par mon abandon ! Ah ! je n'avais pas songé à cela. Vous m'avez vaincu. Je n'ai pas le droit de vous entraîner dans ma chute. Fritz que vous avez nourri enfant doit vous nourrir à son tour. Je vivrai pour vous. Je vous suivrai où vous voudrez.

La Marannelé jeta un cri de joie et le saisit par la main :

— Mon bon fils ! ah ! oui, tu aimes ta mère. Viens donc ! viens !

Au même instant elle entendit la tyrolienne de Christly éclater comme une fanfare en trilles et en arpèges stridents. Elle devint pâle comme la neige et s'arrêta.

— Qu'avez-vous, ma mère ? demanda Fritz surpris ; l'enfant va nous rejoindre et nous accompagner.

— Malheur ! répéta la veuve, d'une voix éteinte, c'est le signal ; ce sont les soldats. Il est trop tard.

— Les soldats ! répéta le sabotier. Ah ! vous le voyez, Dieu est contre nous ; il ne veut pas servir vos projets. Les soldats ! tout à l'heure je les attendais avec calme ; maintenant, je ne voudrais plus vous laisser à la merci des indifférens. Je puis me défendre, ma mère, ajouta-t-il amèrement ; mais tuer des hommes qui ne m'ont fait aucun mal et qui remplissent leur devoir !

— Pas de sang, pas de sang, Fritz ! interrompit-elle. Ne te défends pas, mais cache-toi. Tout n'est pas perdu.

Le jeune homme haussa les épaules.

— Me cacher ? ou donc, quand je voudrais ? Je suis pris ici, comme dans une souricière ?

La tyrolienne de Christly égrenait toujours ses mélancoliques arpèges. La Marannelé était une femme de décision prompte, et, chez elle, l'action suivait de près l'idée.

— Hâtons-nous, dit-elle ; le vieux puits tari, que tu as commencé à combler la semaine dernière, peut te servir de refuge ; nous y avons jeté des tas de branches, de feuilles et d'herbes sèches qui suffiront bien à te couvrir.

Fritz hésita :

— Me cacher comme un voleur que poursuit la justice ! Misère ! En suis-je réduit là ?

— Il n'y a pas de temps à perdre, viens.

Elle l'entraîna dans l'enclos qui s'étendait derrière la cabane, le fit descendre ou plutôt sauter dans le puits à moitié comblé, au risque de le blesser, et jeta précipitamment sur lui des amas de branches et une pluie de feuilles ; sous le manteau desquelles le jeune sabotier disparut complètement.

Tout ceci fut rapide comme l'éclair. A l'instant même où Fritz se couchait sur ce lit peu moelleux, le sergent Mathias, Werner parut à l'extrémité du chemin vert, escorté de deux recrues, qui portaient encore le costume villageois et qui n'avaient pour arme que des bâtons ; mais ces braves gens étaient appuyés par deux soldats dont le mousquet reposait sur l'épaule.

Christly les précédait en gambadant, sans que les fusées interminables de sa tyrolienne cessassent de frapper les oreilles de sa mère. Au moment où la petite troupe déboucha devant la cabane, la Marannelé en gardait le seuil, mais d'un air doux et riant :

— Que voulez-vous de moi, monsieur le sergent ? demanda-t-elle la voix nette et calme.

Mathias la regarda sournoisement, et sans répondre à la question :

— Tiens, dit-il en tirant Christly par l'oreille, vous avez là un gentil garçon, bonne mère. C'est lui qui nous a servi de guide.

— De guide ? répéta la Marannelé, pour venir ici, et pourquoi venez-vous dans cette pauvre maison ?

— Mon Dieu ! dit le sergent avec insouciance, nous avons dit au petit que nous cherchions son grand frère, Fritz.

— Ah ! vous cherchez son grand frère ?

— Oui, j'ai à lui parler. Alors le petit nous a répondu que nous trouverions fa-